

La reconnaissance au sein de 4 spiritualités

Paris, Forum 104, le 6 novembre 2008

*Merci d'être-là (ou de nous lire), nous vous en avons une sincère **reconnaissance**...d'autant plus que nous **reconnaissons** plusieurs d'entre vous, tous ceux qui ont découvert avec nous l'an passé Axel Honneth qui nous a fait **reconnaître** ce concept !*

Voilà qu'en une seule phrase le mot de « reconnaissance » a pris trois sens : la gratitude (le merci), l'identification (de certains d'entre vous), l'authentification (le « tenir pour vrai » d'une théorie)... et dans le langage courant, nous savons bien distinguer les différents usages de ce mot, et nous jonglons entre la forme active et la forme passive : je vous ai reconnu et j'aimerais bien que vous me reconnaissiez à votre tour... avec un suspens existentiel : si je suis sûr de vous avoir reconnu, rien ne m'assure que je sois un jour reconnu par vous.... Et plusieurs philosophes ont profité de la polysémie de ce mot pour développer leur conception des relations humaines.

Hegel voyait l'histoire de l'humanité comme une lutte incessante entre le maître et l'esclave où chacun se reconnaît dans son rôle et fige ainsi les relations sociales de classe qui sont institutionnalisées de génération en génération : chacun commence par s'affirmer en « niant » l'autre ! Mais la dynamique de la reconnaissance ne s'arrête pas dans cette « lutte à mort »; elle peut aussi se prolonger dans chacune des trois sphères de l'existence en refaçonant l'image que chacun se fait de lui-même :

- * Dans la famille l'amour permet de prendre **confiance en soi**.
- * Dans la nation le droit peut donner à chacun le **respect de soi**.
- * Dans la société, la vie sociale (de travail ou de voisinage) permet d'acquérir l'**estime de soi**.

Avec **Axel Honneth** qui était ici présent l'année dernière en mars, nous avons vu que tout cela n'allait pas de soi ! En fait, même (et peut-être surtout) dans notre société moderne et sophistiquée, les hommes peinent à se faire reconnaître et vivent surtout la solitude, la honte et le mépris et quand ils réagissent, c'est à travers des « **luttés pour la reconnaissance** », tout à la fois individuelles et collectives : ce sont les luttes des femmes, des noirs américains, mais aussi des jeunes des Banlieues, des Sans Papier et de tous les divers exclus de notre société qui ne demandent pas seulement une plus juste répartition des richesses mais aussi une « reconnaissance » de leur personnalité propre.

Mais ces luttes pour la reconnaissance sont sans fin et cela pourrait être assez désespérant. **Ricœur** montre comment toutes ces femmes et tous ces hommes qui peinent et qui luttent peuvent se ressourcer dans de brefs moments ou dans des gestes symboliques où ils expérimentent une véritable **reconnaissance mutuelle**, que ce soit dans un amour partagé et désintéressé (qu'il appelle « agapé » ou « caritas »), ou dans la gratuité d'un don !

Ainsi tous ces penseurs parmi les plus perspicaces de notre temps sur les vicissitudes de notre société, sont-ils amenés à retrouver de très antiques expériences des plus anciennes spiritualités, et celles-ci, de leur côté, ne planent pas dans un ciel éthéré et atemporel, elles s'ancrent aujourd'hui comme hier dans l'humus de nos existences. C'est à ce carrefour que nous entendons nous placer ce soir : réécouter ce que quatre grandes spiritualités disent et expérimentent de la reconnaissance quand elles parlent de l'amour et de la gratuité, aux prises avec le mépris et la désespérance !

Soyons plus modestes, nous ne prétendons pas résumer ce soir ce que le bouddhisme, l'islam, le judaïsme ou le christianisme disent de la reconnaissance ! Aucun de nous quatre ne serait habilité à le faire, nous n'en avons aucune légitimité. Nous allons seulement essayer de dire ce que chacun de nous qui nous situons dans l'une de ces 4 spiritualités entend résonner en lui sur ce thème de la reconnaissance, non point pour en ébaucher une synthèse, mais pour nous enrichir mutuellement de nos cheminements respectifs.

La reconnaissance au sein du Bouddhisme

Par bouddhisme, je fais référence à l'enseignement religieux et philosophique né en Inde il y a 2500 ans, et destiné à rendre accessible à tous les êtres humains l'Eveil à la Loi universelle, la réalité fondamentale de la vie. En accordant sa vie singulière à cette Loi universelle, le pratiquant bouddhiste libère en lui le potentiel d'énergie, de sagesse et de bienveillance qui lui permet de mener une existence accomplie, joyeuse, pacifique, contributive à la société, et finalement digne et confiante au moment de la mort.

Le bouddhisme reconnaît au cœur de la vie elle-même le principe d'« *origine interdépendante* », selon lequel chaque existence dans l'univers est intimement reliée à toutes les autres. Rien n'existe de manière isolée, indépendamment des autres vies. Quand on réalise l'importance de la myriade d'interconnexions qui relient chaque vie à toutes les autres, on réalise que sa propre existence ne devient significative qu'en interaction avec celle des autres. En liaison avec les autres, l'identité de chacun est établie, développée et mise en valeur. Et chacun prend conscience de la solidarité fondamentale qui l'unit à toutes les formes du vivant.

Le moine Nichiren (1222-1282), réformateur du bouddhisme japonais au XIII^{ème} siècle et fondateur de la tradition dans laquelle je m'inscris, fit tout jeune l'expérience de cette interconnexion et interaction avec son propre milieu. Né dans une famille de pêcheurs, il vit ses parents unir leurs efforts pour travailler avec les gens de leur communauté. Il éprouva tout jeune le désir profond de guider ses parents et voisins sur la voie d'un bonheur véritable. C'est ce profond sentiment de reconnaissance envers eux qui l'incita à faire le vœu de maîtriser le principe essentiel du bouddhisme, l'ultime vérité de la vie et de la mort, et d'ouvrir ainsi une voie vers l'illumination pour tous les êtres, en commençant par ses parents. Il prit conscience qu'il lui fallait pour cela obtenir la sagesse de l'Eveil qui permet de se libérer des souffrances de la vie et de la mort. A l'âge de 12 ans, il émit « *la prière de devenir la personne la plus sage du Japon* ». Ce vœu, né du sentiment de reconnaissance, est considéré comme le point originel de sa quête de l'Eveil, puis de son œuvre réformatrice du bouddhisme.

Bien des années plus tard, il insista dans maints écrits sur la nécessité pour nous, êtres humains, de nous acquitter de nos « *dettes de reconnaissance* ». Il écrivit ainsi en 1262 : « *Celui qui veut se consacrer au bouddhisme ne doit jamais manquer de s'acquitter des quatre dettes de reconnaissance : la 1^{ère} envers tous les êtres vivants, la 2^{ème} envers son père et sa mère, la 3^{ème} envers son souverain (en termes modernes la société) et la 4^{ème} à l'égard des Trois Trésors (le Bouddha, la Loi bouddhique et la communauté des croyants).* » Et en 1276 : « *Les personnes qui se consacrent au bouddhisme ne devraient assurément jamais oublier leurs dettes de reconnaissance à l'égard de leurs parents, de leurs maîtres et de leur pays.* »

Dans ces textes, Nichiren ne plaide pas pour l'exercice de notre droit contemporain à « être reconnu », mais pour la nécessité de « *nous acquitter* » d'une « *dette* » que nous, êtres humains, avons contractée envers le vivant dans son ensemble et envers la société humaine dans ses fonctions essentielles : donner la vie, la protéger, la nourrir, l'élever, la valoriser, l'épanouir. Il ne s'agit pas, en se référant à cet enseignement, de faire retour à une morale traditionnelle, où les exigences de la collectivité et le poids des devoirs l'emporteraient sur les droits individuels, mais de redonner vie à la notion de reconnaissance, qui semble avoir cessé de jouer un rôle dans la société contemporaine. Or aucun individu ne peut vivre isolé. Nous sommes tous soutenus par les autres sous une forme ou sous une autre, par nos parents, nos enseignants, la société en général. Par conséquent, il est bon que les êtres humains aient conscience de ces liens, les apprécient et s'efforcent de rembourser la société dans un esprit de gratitude. C'est à la fois ce qu'enseigne le bouddhisme et une vérité universelle reconnue tout au long de l'histoire de l'humanité.

Le fondateur du mouvement bouddhiste laïc auquel j'appartiens, l'éducateur japonais Tsunesaburo Makiguchi, écrivait en 1903 : « *Il est dans notre nature humaine de fonder des sociétés. Personne ne peut réellement vivre complètement seul. C'est grâce à l'association dans la société que*

nous pouvons combler non seulement nos besoins fondamentaux et notre désir de sécurité, mais aussi trouver tout ce qui rend la vie gratifiante et intéressante. Cette réalisation mène à l'universalisation des sentiments de compassion qui étaient initialement dirigés vers un individu ou un objet spécifique. La conscience croissante de notre dette envers la société fait naître en nous des sentiments de reconnaissance et un sens de responsabilité sociale. Prenant sa source dans des relations très personnelles, notre souci de compassion et de reconnaissance s'étend et finit par englober la société au sens large et finalement le monde dans son entier. »

Soyons réalistes ! La renaissance de ce « *souci de compassion et de reconnaissance* » dans notre monde n'est possible que par une transformation intérieure profonde des esprits et des cœurs. Découverte en nous, et donc aussi « renaissance » à ce niveau, de ressources d'amour, de courage, d'espoir et d'exigence éthique. Restauration aussi du respect envers le vivant sous toutes ses formes.

Le disciple de Makiguchi, Josei Toda, baptisa ce processus de transformation positive de soi-même par soi-même « *la révolution humaine* », ou élévation et ouverture de l'état de vie, d'esprit et de conscience des êtres humains. Et le disciple de Toda, Daïsaku Ikéda, appelle pour ce faire chacun à « *faire des efforts spirituels inlassables pour s'améliorer et se maîtriser* ».

A l'heure actuelle, un grand nombre de personnes sont convaincues qu'aucun changement véritable dans le cours des affaires du monde ne se fera sans un renouveau spirituel dans le cœur même des êtres humains, aujourd'hui même, sans attendre, sans tarder. Ainsi Nicolas Hulot, dans ces murs, au printemps, nous interpellait sur la nécessité d'un tel renouveau pour « *faire sauter les verrous culturels* », éveiller les consciences, changer les comportements, imposer les régulations et les changements de cap sans lesquels les excès de toutes sortes risquent de conduire la vie sur terre à l'annihilation. Ainsi Edgar Morin écrivait il y a un an : « *Désormais, les mots de réforme ou de révolution sont insuffisants, la seule perspective de salut serait celle d'une métamorphose.* »

Le sentiment de reconnaissance envers tout ce à quoi nous devons la vie, la protection, la nourriture, toute notre croissance et le développement de nos capacités, est un élément central des enseignements bouddhiques, qui le considèrent comme essentiel pour se conduire en être humain digne de ce nom. M. Ikéda déclarait récemment : « *Les systèmes solaires suivent leurs propres orbites. Le galaxies se déplacent dans l'espace en harmonie avec le rythme de l'univers. De même, en bouddhisme, il existe une voie pour vivre avec harmonie et dignité, c'est la voie de la reconnaissance et de la gratitude.* »

En nous fondant sur la reconnaissance envers toutes les formes de la vie, à la fois pour ce qu'elles nous apportent et pour le respect que nous leur devons en retour, nous pouvons nous engager à protéger la nature et la société mondiale, au lieu de les exploiter jusqu'à la déraison pour satisfaire aveuglément nos passions égoïstes. La reconnaissance, donc, comme condition essentielle de notre survie et de notre bonheur !

Un petit conte bouddhiste, que je livre ici pour conclure, illustre bien l'esprit de reconnaissance et d'humanité que le bouddhisme, aujourd'hui plus que jamais, s'efforce de promouvoir : « *Une personne arrive en enfer. Tous ceux qui vivent en ce lieu souffrent affreusement de la faim, alors qu'ils se trouvent devant une table couverte de mets délicieux. Pourquoi n'arrivent-ils pas à manger ? Parce que les baguettes qu'ils doivent utiliser étant plus longues que leurs propres bras, ils ne peuvent pas porter la nourriture à leur bouche. Cette personne se rend ensuite sur la terre de Bouddha. Là, les baguettes sont également plus longues que les bras des convives, mais chacun a l'air joyeux et bien nourri. Comment font-ils ? Il leur suffit de prendre la nourriture avec leurs longues baguettes et de la porter à la bouche des autres.* »

La reconnaissance chez un chrétien.

« Comme il était à table avec eux, il prit le pain, il dit la bénédiction, et l'ayant rompu, il le leur remit. **Leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent...** mais il avait disparu de devant eux. Et ils se dirent : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous quand il nous parlait en chemin et quand ils il nous ouvrait les Ecritures ? ». A l'heure même, ils partirent et s'en retournèrent à Jérusalem. » Luc 24, 30 à 33.

C'est à travers cette « reconnaissance » de Jésus par les Pèlerins d'Emmaüs que l'Evangile de Luc présente l'expérience de la Résurrection qui est au cœur même de la foi chrétienne. Etre chrétien, c'est vivre cette expérience d'une reconnaissance de Jésus au sein de notre propre existence : comme ces deux hommes qui venaient de quitter Jérusalem après un Week End dramatique où ils venaient de subir la pire défaite qu'ils n'aient jamais connue : leur héros venait d'être lâché par la foule, puis linché et humilié par tous... et pour tout leur mouvement qui triomphait la semaine précédente, c'était une véritable débâcle ! Or dans leur fuite et dans leur désespoir, ils ont fait cette rencontre d'un inconnu qui les a amenés à relire toute leur histoire et à comprendre tout autrement cet échec cuisant ; et « leur cœur brûlait au plus profond d'eux-mêmes ! » Et aussitôt ils retrouvent le courage de revenir à la Capitale affronter à nouveau (mais tout autrement) l'hostilité du Peuple rassemblé pour la Pâque !

En fait l'Évangile, c'est toute une dramaturgie qu'on ne peut bien comprendre, nous dit la Tradition chrétienne, qu'en la rapprochant de nos propres existences ! Tout est affaire d'interprétation de l'existence, de celle de Jésus et de la notre... et les contresens pullulent !

L'Évangile s'intitule une « Bonne Nouvelle », à la une de l'actualité la plus cuisante, celle d'alors comme celle d'aujourd'hui, alors qu'on l'a souvent réduite à une image pieuse d'un autre temps ou bien, et ce n'est pas mieux, hors du temps !

L'Évangile se présente comme un récit de vie dont l'intrigue principale tourne autour de l'identité de Jésus : « Qui dit-on que je suis ? Qui dites-vous que je suis ? » interroge Jésus. « Et toi qui dis-tu que tu es ? » reprennent en écho les pharisiens, les Grand Prêtres et Pilate lui-même qui vont le mettre à mort à cause de sa prétention à se dire « fils de Dieu ». Et le récit de Luc s'achève par la parole du Centurion Romain dès que Jésus expire : « Réellement cet homme était un juste ! ». Suivent les apparitions du « ressuscité » qui ne racontent pas une deuxième vie de Jésus mais qui présentent des rencontres qui chaque fois bouleversent l'existence et toutes les conceptions de la vie. En définitive, le lecteur est invité à reconnaître ce Ressuscité bien vivant au sein de sa propre existence, aux antipodes des images doloristes du crucifié qui en restent à l'éloge de la souffrance et du sacrifice, ou des symboles triomphalistes qui exaltent la toute puissance d'un Dieu qui n'aurait fait que se « vêtir » de chair ou que « passer » par cette vie ici bas et par les affres de la mort.

« Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ? Je suis Jésus que tu persécutes ! » Telle est l'expérience terrassante que fit Paul sur le chemin de Damas où il allait poursuivre en justice les premiers chrétiens. Projeté de son cheval, traumatisé au point d'en perdre temporairement la vue, il reconnaît subitement la vitalité et la véracité de ce Jésus qu'il haïssait ! Et toute sa vie s'en trouve brusquement transformée : lui qui était profondément légaliste et qui vivait sous l'emprise de la Loi, du Permis et du Pas Permis, se trouve comme en état de grâce, sous l'empire de la « grâce » ; lui qui était un angoissé hanté par la culpabilité, il se trouve tout à coup racheté, libéré. Lui ce fier citoyen Romain, ce Pharisien rigoriste passablement misogyne, il proclame soudain qu'en se reconnaissant en Jésus, il n'y a plus « ni homme ni femme, ni maître ni esclave, ni juif ni non juif ! » En se reconnaissant en Jésus vivant, les esclaves sont rachetés, les condamnés graciés et les coupables réhabilités !

Et par la suite, toutes les générations de chrétiens ont fait cette expérience d'une triple reconnaissance, dans les 3 sens que nous évoquions dans l'introduction : en **reconnaissant (en tenant pour vrai) Jésus** bien vivant au cœur de leur existence et dans leur prochain, les chrétiens s'en trouvent tout « chamboulés », ils **se reconnaissent (il s'identifient) tout autrement** au plus profond d'eux-mêmes ; et du même coup, ils se retrouvent submergés de grâce et de **reconnaissance** !

Et par ailleurs, la tradition chrétienne donne corps aux 3 dimensions de la reconnaissance analysées par Hegel : en se reconnaissant aimé par Jésus Christ vivant, le chrétien peut retrouver « **confiance en soi** » ; en reconnaissant l'amour désintéressé et gratuit, l'« agapé », comme la loi la plus profonde de l'humanité (I Co 13), les chrétiens les plus ébranlés peuvent retrouver le **respect d'eux-mêmes** ; en reconnaissant dans le partage mutuel la possibilité d'une vie communautaire, ils peuvent retrouver **l'estime de soi** quelles que soient les épreuves !

Ainsi Augustin, dans ses Confessions fait l'aveu de cette reconnaissance de Dieu « plus intérieur à lui-même que lui-même ». Il raconte toutes les péripéties de sa vie d'une façon somme toute fort moderne, en se posant une multitude de questions sur son existence et sur le rôle qu'y exerce sa mémoire, son désir, ses paroles ; il s'interroge sur son espace de vie et sur sa propre temporalité... et dans chacune de ces dimensions de l'existence, il reconnaît la prégnance d'un Dieu qui infléchit ses réactions personnelles et qui l'appelle à « changer de vie ».

Ignace de Loyola, 14 Siècles plus tard, à l'aube de la modernité, situe la liberté individuelle dans cette capacité à décider de sa vie en repérant les appels de Dieu au plus profond de soi : dans les Exercices Spirituels, il propose à chacun de faire silence, de se retirer en dehors du stress de la vie quotidienne pour écouter ses « motions » les plus intimes (selon le vocabulaire de l'époque), pour discerner entre celles qui ne provoquent que des excitations passagères et celles qui apportent une « joie intérieure durable » car elles correspondent à sa personnalité singulière et font l'unité du « soi », du « self » diraient aujourd'hui les anglo-saxons. Et pour ne pas se tromper, ce « discernement des esprits » s'opère dans une confrontation entre sa propre existence et celle de Jésus, à l'aulne de la Passion de Jésus. Ignace discerne son « choix de vie » à la lumière d'une reconnaissance de ce qu'il y a de vivant dans l'Évangile, et c'est chaque fois tout nouveau et fort risqué ! Car que d'erreurs sont possibles ! Que d'illusions et de fausses pistes sur les chemins de l'intériorité et même dans l'imitation de Jésus Christ !

En final, ce qui distingue une reconnaissance idéaliste ou spiritualiste de « Jésus vivant dans nos vies », d'une reconnaissance authentique, ce ne sont ni les paroles, ni les théories, ni même l'intensité des émotions vécues au plus profond de soi, mais l'effectivité des comportements à l'égard de ce que l'Évangile appelle le « prochain » : pour Matthieu (25, 31-46), il est même condamnable au jugement final de prétendre reconnaître en tout homme un « frère en Jésus Christ », si on ne se laisse pas bousculer par celui qui tout près de nous, nous appelle à le reconnaître dans sa dignité, en lui procurant du pain, des habits et la reconnaissance de son savoir et de son expérience d'homme.

C'est bien ce qu'illustre en cette fin du XXème Siècle, la constellation des quatre points cardinaux du catholicisme français : Sœur Emmanuel, Sœur Térésa, l'Abbé Pierre et le Père Wrésinski. Deux femmes, deux hommes, mais une même reconnaissance de Jésus dans le plus pauvre de Noisy le Grand, de Calcutta ou du Caire ! Non pas une charité caritative ou bienveillante, mais une charité active et modeste, respectueuse, chaleureuse et joyeuse, une vraie reconnaissance de chacun dans sa dignité d'homme, associée à une reconnaissance collective d'un Peuple ayant des droits !

Christian Saint-Sernin

La reconnaissance au sein du judaïsme

Elohîm dit : « **nous *ferons* Adam – le Glébeux-
à notre réplique, selon notre ressemblance.** » (*Genèse 1, 26*)

D'emblée l'être humain est projeté en un futur.
Il est essentiel,
nécessaire, voulu par Dieu.

Adam n'a pas de problème de *reconnaissance* de son existence.
Il n'est pas « contingent », il n'a pas à *justifier* son existence.
La vie vaut pleinement en elle-même, par elle-même.

Dés les premières paroles de la genèse, nous sommes aux *antipodes* de l'existentialisme sartrien : « L'être est sans raison, sans cause et sans nécessité » (*L'être et le néant*)

Adam sait que ce sixième jour est un jour béni « fruit » de tout le patrimoine des premiers jours.

Il entend Dieu *se reconnaître* lui-même dans sa création.
« Elohîm voit tout ce qu'il avait fait, et voici : un bien intense ».
L'humanité est *reconnue* comme une affirmation de la vie.

Mais n'oublions pas : elle est naissante, une ébauche, une pluralité de potentialités.
Toute la difficulté est de *reconnaître* tout ce qui est adéquat à la vie, à éros et de ne jamais *confondre* éros et thanatos.

« La vie et la mort, je les donne en face de vous,
« **Choisis la vie afin que tu vives,** (Deutéronome 30, 19).

La *singularité* de la parole juive est peut-être de ne pas avoir **d'angoisse** identitaire.
Ainsi ce qui fonde les rapports avec autrui n'est pas le regard de l'autre sur moi,
puisque « JE » suis avec les autres *reconnue* au service
de LA VIE.

Reconnaître la magnificence de « la vie » est la plus haute félicité.
Toute la pensée juive s'enracine dans la conviction de « l'homme à la
réplique de Dieu ».

Ce devenir imprègne chaque acte, chaque parole.

Claude Cohen Boulakia

La reconnaissance au sein de l'Islam

Au lendemain de l'ouverture à Rome, à l'appel du Vatican, d'une rencontre entre dignitaires catholiques et musulmans, ainsi que de l'élection à la présidence des Etats-Unis d'un métis, certains diront "Noir" en respect de l'approche en vigueur outre-Atlantique, la question de la Reconnaissance trouve une résonance particulière dans tous ses sens et tous ses vécus : social, religieux, culturel...

Pour vous en parler à travers le prisme de l'Islam, il y a lieu de dégager un certain nombre de lignes de force autour de l'homme et de son rapport à l'autre.

I/ Des lignes de force :

- L'homme est sacré car étant la création la plus noble d'Allah. Il doit donc être respecté et préservé dans sa dignité. Tous les hommes sont égaux et, ceux d'entre eux qui sont de confession musulmane, appartiennent à la Oumma, la grande famille des croyants. Conséquence directe de cet état de fait : toute hiérarchie intrinsèque entre les hommes ou entre des groupes d'hommes est totalement exclue. Le racisme et l'asservissement ne sont dignes d'aucun homme.

- Le prosélytisme est permis, la violence, exclue. A l'appui de cette affirmation, cette citation : "Par la sagesse et la bonne exhortation, appelle les gens au sentier de ton Seigneur. Et discute avec eux de la meilleure façon. car c'est ton Seigneur qui connaît le mieux celui qui s'égare de son Sentier, et c'est Lui qui connaît le mieux ceux qui sont bien guidés".

Au-delà de cette invitation à répandre la "Bonne" parole, il y a cette recommandation on ne peut plus claire :

"S'ils se détournent, Nous ne t'avons pas envoyé pour assurer leur sauvegarde : tu n'es pas chargé que de transmettre le Message".

Autre précision :

"Obéissez à Allah et obéissez au Messager. Si vous lui obéissez, vous serez bien guidés".

En d'autres termes, il n'est pas recommandé d'exercer quelque forme de coercition que ce soit sur un autre être humain, y compris pour des motifs religieux. "Nulle contrainte en religion", lit-on dans le Coran.

Explication : ce n'est pas aux hommes de juger mais Allah. Ce qui est valable au niveau individuel l'est aussi au niveau collectif. Chaque communauté a droit à son identité.

"A chaque communauté, lit-on dans le Coran, Nous avons assigné un culte à suivre. Qu'elles ne disputent donc point avec toi de l'ordre reçu ! Et appelle ton Seigneur".

Et d'ajouter : "C'est Allah qui connaît le mieux ce que vous faites. Allah jugera entre vous, le Jour de la Résurrection, de ce en quoi vous divergiez".

A ce stade, une double interrogation apparaît légitime au regard de la thématique qui nous concerne aujourd'hui. Qu'en est-il de la Tolérance mais aussi et surtout du Jihad perçu comme le versant musulman de la Croisade.

II/ De la Tolérance et du Jihad

1/ La Tolérance :

Plusieurs niveaux sont à prendre en compte :

- d'abord, celui de la Famille : l'échange est possible et même recommandé. Entre mari et femme, entre parents et enfants, entre frères et soeurs. Dans ce contexte, deux bémols sont à retenir et leur vécu dépend de leur administration. Le premier concerne l'autorité. Celle-ci est indubitablement du côté des aînés ou des hommes. Le second concerne le principe d'égalité. L'approche est très

différente de la vision occidentale. Ici, il y a une inégalité complémentaire un peu figée au profit des hommes. Sans doute, une réflexion mérite-t-elle d'être menée dans ce domaine.

- Le deuxième niveau, c'est celui des liens entre les membres de la communauté. Comme vous le savez, plusieurs courants traversent l'Islam actuellement. Les principaux sont les Sunnites et les Chiites. Pour faire court, il n'y a pas de clergé dans un cas contrairement à l'autre. Le pouvoir temporel et le pouvoir intemporel sont séparés dans un cas et pas dans l'autre. Ce sont les variations dans ce spectre qui expliquent les tensions actuelles de l'Islam fortement secoué par un fondamentalisme anti-occidental nourri à la source du choc des civilisations sur fond de confrontations d'intérêts économiques.

- Le troisième niveau, celui entre Musulmans et non-Musulmans. La réunion d'Assises en 1986 sous le pontificat de Jean-Paul II, l'engagement des Musulmans dans le dialogue inter-religieux en sont une illustration. Dans le Coran, il n'y a aucune interdiction de mariage interracial ou interconfessionnel. La limite étant, bien sûr, de ne pas se départir des valeurs et recommandations de base de la religion musulmane.

2/ Le Jihad

D'aucuns considèrent le Jihad comme la guerre engagée par les Musulmans contre d'autres communautés pour des motifs strictement religieux. Il m'est apparu au fil de mon enquête et de mes recherches que le Jihad est beaucoup plus un combat contre l'Injustice, l'Aggression et l'Oppression. Pour preuve, ne dit-on pas dans le Coran :

"Allah ne vous défend pas d'être bienfaisants et équitables envers ceux qui ne vous ont pas combattus pour la religion et ne vous ont pas chassés de vos demeures". Autrement dit, pour les Musulmans, toute réplique disproportionnée serait considérée comme une agression or "Allah n'aime pas les agresseurs".

Par contre, il y a lieu de se dresser légitimement contre l'Intolérable cristallisée dans l'Injustice, l'Oppression, la violation des droits de l'homme... et surtout toute tentative contraindre à un changement de religion. "Combattez dans le sentier d'Allah ceux qui vous combattent...", lit-on ailleurs dans le Coran. En sus, cette citation : "Seigneur ! Fais-nous sortir de cette cité dont les gens sont injustes, et assigne-nous de Ta part un allé, et assigne-nous de Ta part un secoureur".

Un tel développement montre la complexité d'un concept qui, éclairé par les réalités géopolitiques, géostratégiques et géoéconomiques du monde actuel, prend des visages différents voire même des chemins de traverse.

En conclusion, quoiqu'on puisse en dire, la notion de reconnaissance et d'altérité revêt des aspects multiples. Sur le plan religieux, son maniement n'en est que plus délicat. Par rapport à l'Islam, il y a lieu de reconsidérer la difficulté par rapport au fait que le Coran est UN et SE RECITE. La part d'interprétation est d'autant moins large que, contrairement à la Bible constituée à partir de 4 évangiles, le Coran est la Parole même d'Allah, irréfutable et intouchable. C'est "Le Livre qui ne doit pas être mis en doute" (Sourate 2,2). Incréé, il a été révélé à Mahomet (PSL) sous la dictée divine. Ce sont en effet ceux de ses fidèles qui savaient écrire qui l'ont retranscrit.

Malick DIAWARA